

Quand le gorille devient reptile... Pouvons-nous descendre plus bas?

Cobra

Jean Charbonneau

Number 28-30, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charbonneau, J. (1986). Review of [Quand le gorille devient reptile... Pouvons-nous descendre plus bas? / *Cobra*]. *24 images*, (28-30), 73–74.

COBRA

Quand le gorille devient reptile... Pouvons-nous descendre plus bas?

Jean Charbonneau

Durant les premiers instants du film *Cobra* le narrateur énumère le nombre effarant d'agressions, vols, viols et meurtres perpétrés aux États-Unis chaque jour. Ces statistiques servent sans doute de justification au spectacle exécrable que l'on s'apprête à projeter sur l'écran, car le dernier rejeton taré du duo Stallone-Cosmatos — que l'on doit déjà remercier pour le délicieux *Rambo* — n'est qu'un fatras de sang, de cris, de fer et de feu.

Ce film, si l'on permet cet euphémisme, raconte l'épopée «homérique» de ce nouveau héros des temps modernes qu'est Cobra. Cet individu, joué par un Sylvester Stallone égal à lui-même, est un membre du fameux «Zombi Squad» (allez savoir au juste ce qu'est cette escouade, sinon une autre de ces trouvailles imbéciles du scénariste Stallone supposées faire sensation), et l'on fait appel à lui et à son arsenal pour stopper les plus redoutables criminels. En effet, le *surhomme ne se pointe pas au boulot* les mains libres: grenades, armes automatiques en tout genre, fusil à infra-rouge, pistolets et couteaux composent son outillage. Son sang-froid (de reptile!), son agressivité et sa chance extraordinaire lui permettent de sortir victorieux de tout affrontement, si dangereux soit-il.

Lorsqu'une série de meurtres particulièrement crapuleux est commise dans la ville où sert Cobra, c'est évidemment à lui que la police lance un S.O.S. Bientôt grâce à son flair inégalable et inégalé, le super-flic au regard atone, découvre que les meurtres sont l'œuvre d'une organisation secrète du crime, dont le rituel primitif se limite à entrechoquer des haches au-dessus de leur tête tout en beuglant des incantations totalement inaudibles (encore une fois,



Sylvester Stallone et Brigitte Nielsen dans *Cobra* de George P. Cosmatos

l'effet est supposé être saisissant, mais en réalité il ne se révèle que grotesque, voire même pitoyable). Ces gens ne vivent que pour le meurtre: c'est «la voie du Nouveau Monde». Le rôle de Cobra devient encore plus important lorsque lui est confié la protection d'une femme qui, par un concours de circonstances, devient la proie privilégiée de ce groupe de fous meurtriers. Cette pauvre victime est incarnée par une Brigitte Nielsen très ordinaire qui, affirmant de mauvaises langues, doit son rôle au fait d'être la dulcinée de Monsieur Stallone.

Ce personnage de Cobra, que joue un Sylvester Stallone moins gonflé à l'hélium que dans ses derniers films, est tout à fait attachant. Ses passe-temps: astiquer son artillerie, polir son automobile — un bolide, évidemment —, aller au stand de tir pour ne pas perdre la touche. C'est un héros américain moderne, disions-nous,

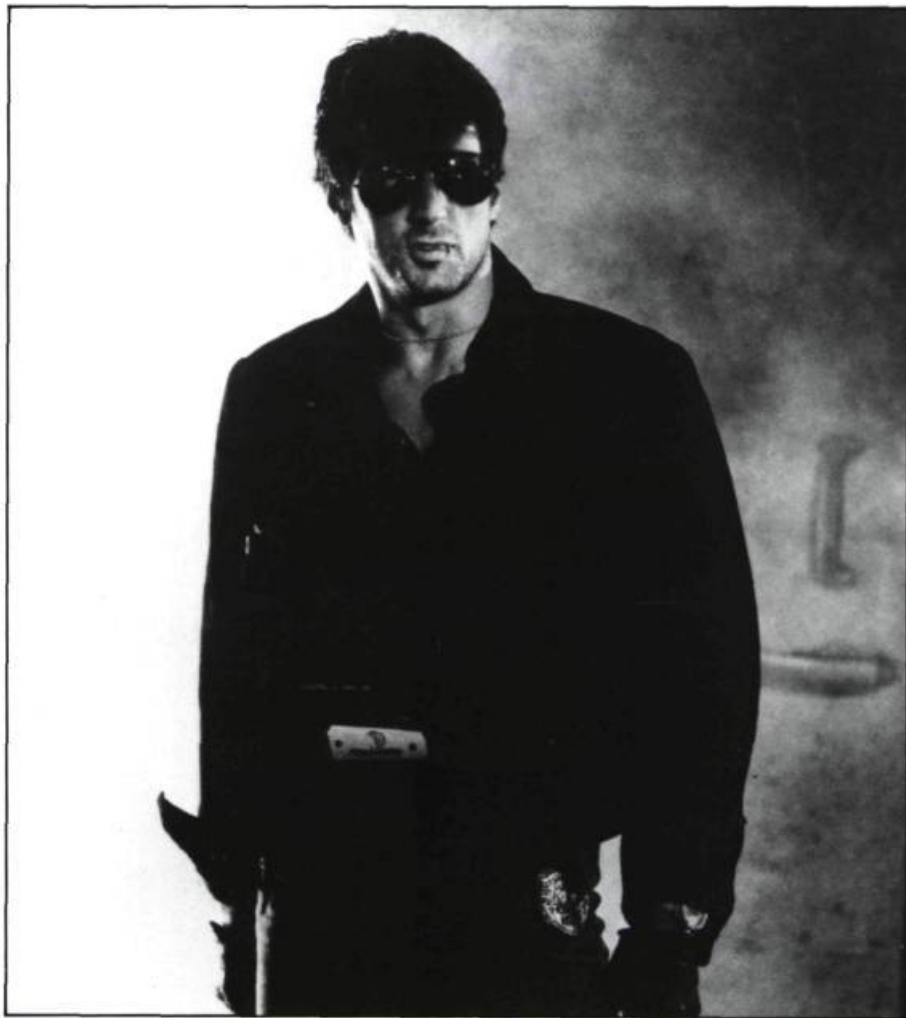
virtuose du clavier d'ordinateur, amateur de «health food», un patriote fier du drapeau étoilé posé sur sa table de travail, et surtout de la photo grand format suspendue sur un mur (photo du Président Reagan dans toute sa splendeur, comment dire, reaganienne). Totalement absorbé par son travail, Cobra ne se laisse que très difficilement aller aux sentiments, — on a tous ses moments de faiblesse —, bien que sa partenaire n'aie de cesse de se pendre à son cou, débordante d'admiration bête. Car les femmes dans *Cobra* n'ont pas exactement le beau rôle: le plus souvent qu'autrement on se réfère à elles comme étant des «bitches», qui ne peuvent guère être que des hystériques criant sans cesse des «Oh my God!» d'impuissance et de peur.

Par contre, on l'aura deviné, la violence, elle, est mise en évidence. En fait, *Cobra* est une orgie insupporta-

ble d'actes plus brutaux les uns que les autres. «You're the disease, and I'm the cure», dit Cobra à un malfaiteur avant de le descendre de sang-froid. Ce genre de dialogue crétin est très révélateur de l'esprit du film, on le retrouve pendant toute la durée de ce qui devient à la fin un cauchemard d'invéraisemblances et de stupidités. Il y a une bonne cinquantaine de morts violentes durant le film, dont probablement trente-cinq dans les dernières vingt minutes. Ces trente-cinq personnes, c'est Cobra qui les tue à lui seul, tandis que lui-même s'en sort sans la moindre ecchymose, ne serait-ce qu'une écharde! Et pourtant, ces trente-cinq méchants armés jusqu'aux dents se déchaînent contre lui... L'exploit de Stallone avec son **Cobra** est d'avoir ressuscité le darwinisme social — la loi du plus fort —, idéologie décédée aux États-Unis depuis le début du siècle!

À quelques reprises durant le film, la caméra nous amène dans les bas-fonds de la société urbaine américaine. C'est alors du cinéma direct: sont montrés de véritables prostituées, revendeurs, pauvres hères sans abris qui font des rues sombres leur domaine. Mais le but de l'équipe Cosmatos-Stallone n'est pas de soulever des problèmes sociaux et de faire réfléchir, que non! Il s'agit plutôt d'exploiter le côté visuel de ce monde inquiétant pour le bien-pensant, l'image menaçante de ces individus que l'on connaît si mal, qui sont les sujets des rumeurs les plus scabreuses, et qui sont en tout cas vus comme des «desperados». Le mot desperado est ici utilisé parce que souvent dans **Cobra**, les criminels, ou du moins les fauteurs de trouble, sont des Hispanos (curieusement, les noirs sont rarement les méchants dans les films de Stallone... il n'a pas tous les défauts après tout!) Quant aux «gauchistes», qui dans ce film sont ceux qui ne prônent pas l'exécution sommaire des criminels, ils sont présentés comme étant des idiots dépassés par les événements, ne méritant qu'une bonne claque dans la gueule pour les mettre sur le bon chemin. C'est d'ailleurs ce sort que le brave Cobra réserve à un policier aux vues trop «libérales» à la fin de l'histoire.

Mais bon, les violents pullulent, et le phénomène n'est pas récent au cinéma. Ce qui dérange dans le cas de **Cobra**, c'est l'accent mis sur un sadisme des plus crus. Les gros plans sur les mains ensanglantées



Sylvester Stallone dans **Cobra**

foisonnent. Les victimes des meurtriers sont assassinées avec des armes blanches, qui lentement pénètrent le corps, et non par un coup de feu tiré de loin. Ces armes dans le film étincellent à la lumière, elles possèdent un esthétisme qui se veut attrayant, hypnotisant presque. Certaines scènes sont incroyables: ainsi celle où Cobra, après avoir aspergé d'essence un ennemi, lui lance ironiquement la phrase «You have the right to remain silent» (formule qui est de mise lors d'une arrestation aux États-Unis), avant de froidement lui balancer une allumette qu'il vient de gratter. Et que dire du combat final, alors que notre héros empale son adversaire sur un immense crochet dans une aciérie, et le laisse tranquillement se diriger ainsi accroché vers un fourneau géant en pleine combustion. Et la caméra de suivre le chemin de cet homme hurlant, agonisant vers son atroce mort.

Cobra est supposément interdit aux moins de 14 ans. Pourtant la presque totalité de l'assistance de la salle que je quitte enfin est composée d'adolescents dont la plupart ont moins que l'âge minimum requis. Sans vouloir jouer les alarmistes, soulignons cette situation inacceptable. Car **Cobra** est à mon avis un film pornographique, moins le cul. Aussi dommageable à tout le moins. Pourquoi alors ne pas le coter «18 ans adulte»?

COBRA

États-Unis, 1986

Ré.: George P. Cosmatos

Scé.: Sylvester Stallone d'après le roman de Paula Gosling, *Fair Games*

Ph.: Ric Waite

Int.: Sylvester Stallone, Brigitte Nielsen, Reni Santoni, Andres Robinson, Lee Garlington, John Herzfeld, Art La Fleur, Brian Thompson, David Rasche.

88 minutes couleurs

Dist.: Warner